

Les caraïtes, les « protestants » du judaïsme

André Paul

Historien, bibliste et théologien

À partir de la seconde moitié du VIII^e siècle, la société juive dut compter avec la dissidence des caraïtes, appelés en hébreu les qeraïm, « gens de la Bible », ou les benè Miqrâ, « fils de l'Écriture » qui s'opposaient à la grande majorité des juifs. Le Talmud de Babylone s'imposait à celle-ci comme une vraie constitution, sous l'appellation de « Loi orale ». Les caraïtes, eux, n'acceptaient que l'autorité de la « Loi écrite », autrement dit l'Écriture ou Bible hébraïque. Tenants à leur façon de la Sola Scriptura, ils apparaissent comme les protestants du judaïsme. C'est d'ailleurs ainsi qu'on les présenta dans les milieux chrétiens du XVII^e siècle. Richard Simon, le savant exégète catholique, appela plusieurs fois « cher Caraïte » son ami protestant Frémont d'Ablancourt. Or, le caraïsme est-il une secte juive, un schisme ou autre chose ? La réponse ne va pas de soi ; elle varie selon les pays et selon les époques. Après les balbutiements du premier siècle, sur la terre arabisée d'Irak qui l'avait vu naître, le mouvement ne cessa de s'organiser, de s'affirmer et de s'étendre pour décliner très sévèrement au XX^e siècle. Nous avons demandé à André Paul de nous éclairer sur l'histoire de ce mouvement religieux.

L'islam et ses dissidences

Le caraïsme est né en Irak peu après 750 : le pouvoir arabe se stabilisait et la société juive s'arabisait. S'il importe donc de connaître la situation, les préoccupations et les aspirations des communautés juives contemporaines, il faut d'abord faire le point sur l'islam et ses dissidences.

Dans le deuxième quart du VIII^e siècle, de graves problèmes se posèrent aux califes Umayyades. De la cour de Damas, ils contrôlaient un empire immense, qui s'étendait du détroit de Gibraltar aux rives de l'Indus. Des intrigues familiales allaient entraîner leur chute. Descendants de Al-Abbas, oncle de Mahomet, les Abbassides canalisèrent les mouvements d'opposition au sein de la famille musulmane, les exploitant à leur avantage. Après bien des luttes internes dont il sortit vainqueur, Al-Abbas prit Damas en 750 et fonda la dynastie arabe la plus glorieuse et la plus longue de l'histoire : elle se maintiendra jusqu'en 1258. En 762, le premier successeur de Al-Abbas, qui prit le nom d'Al-Mansûr, fonda la nouvelle capitale, Bagdad. Le pouvoir abbasside ne manqua pas pour autant d'obstacles. L'islam dut compter lui-même avec les schismes et avec les sectes. Le chiïsme des Alides allait trouver en Perse sa terre d'élection. Nombre d'autres dissidences sévissaient alors. Le dénominateur commun de tous ces mouvements était la volonté d'apporter une réponse à deux questions majeures : l'une touchait à la nature même de l'autorité musulmane et aux modalités concrètes de son exercice, l'autre au contenu de la foi islamique. Les essais de réponses provoquèrent des bouillonnements politiques et religieux qui ne furent pas sans effets sur la société juive.

Les tourments d'une société juive unifiée

Sitôt sa fondation, Bagdad attira un grand nombre de juifs qui implantèrent rapidement dans la nouvelle métropole, leurs instances et leurs établissements centraux, à commencer par leurs académies. Leur responsable suprême y résidera désormais, sorte de pape qui avait pour titre « chef de l'Exil » ou Exilarque, en hébreu *resh ha-Galût* : une généalogie factice le faisait descendre de David. Bagdad devint alors le centre culturel ou temporel, et bien plus religieux, du judaïsme. La centralisation babylonienne était depuis longtemps un irrésistible objectif.

Achévé vers l'an 600, le Talmud masquait les divergences et les conflits, les dissensions se trouvant souvent réduites à des débats académiques. Or, du milieu du VII^e siècle au début du VIII^e, les rébellions armées contre les Perses au pouvoir finissant, puis contre les Arabes à l'autorité récente, ne manquèrent pas chez les juifs. D'origine populaire, elles n'avaient d'autre but que la restauration d'une religion au modèle très pur. Leurs chefs se présentaient couramment comme des prophètes précurseurs du Messie, sinon comme le Messie lui-même. La production littéraire était l'écho ou la variante noble des soulèvements. Au VII^e siècle par exemple, plusieurs écrits reprirent des spéculations astronomiques relatives à la fin des temps. L'actualité guerrière les stimulait. Les luttes entre grandes puissances étaient interprétées comme les signes de l'affrontement apocalyptique de Gog et de Magog. Ce fut le cas des premiers assauts arabes contre Constantinople, en 672-678. La longue lutte entre Ésaü, autrement dit Édom, que représente Rome puis Constantinople, et Ismaël, c'est-à-dire le peuple arabe, semblait annoncer l'avènement de l'ère messianique.

À l'heure où l'islam apparut à l'horizon, l'action des missionnaires chrétiens et zoroastriens, ainsi que la séduction du manichéisme et du mandéisme, marquèrent le climat religieux de communautés locales portées au syncrétisme. Ces mouvements au demeurant marginaux furent souvent de courte durée. Ils arrivaient cependant à mobiliser par pans entiers les populations juives de Perse, d'Irak et d'ailleurs. Celles-ci vivaient éloignées des centres régulateurs proches de l'Euphrate. Le Talmud était pour elles un monument lointain ou écrasant.

Il faut noter la résistance à la volonté des Exilarques d'unifier la société juive, encore diverse sinon éclatée, sous l'égide exclusive du Talmud de Babylone. De plus, les juifs de plusieurs communautés, ceux de Palestine notamment, tenaient à conserver leur autonomie ancestrale et à perpétuer leurs traditions propres. La diversité des situations sociales et économiques particulières rendait dès lors incommode l'alignement systématique sur les vues centralisatrices de l'état-major d'Irak. Cette situation allait permettre à des tendances et à des idées demeurées latentes depuis des siècles de retrouver vie. C'est ainsi qu'elle donna naissance au caraïsme.

La naissance du caraïsme : son fondateur, 'Anan ben David

Comme toute religion ou mouvement religieux, le caraïsme a son fondateur. Entre 754 et 775, l'Église juive qu'était la Société rabbinique se trouva touchée par un courant de réforme visant à rétablir les forces motrices d'antan. L'autorité exclusive de l'Écriture ou *Miqrâ* se trouva d'emblée restaurée ; les autres corps d'écrits constituant la « Loi orale » perdirent alors leurs prérogatives. Les caraïtes, par exemple, ignorent toujours la *bar mitsvah*, qui marque le passage à l'âge adulte car elle n'est pas prescrite dans la Loi écrite de Moïse. Telle fut l'œuvre de l'aristocrate et universitaire d'Irak 'Anan ben David. Cette personnalité se détacha de la communauté juive avec un groupe de disciples dont il devint le chef. Elle détrôna le Talmud et prôna le retour à la seule Écriture. La tradition caraïte lui a toujours attribué la paternité de cette phrase lapidaire : « Étudiez la Loi à fond ». Il s'agit là d'une devise que tous les témoins anciens présentent comme tirée de son *Livre des préceptes*. Des fragments substantiels de cette œuvre, en araméen, ont été recueillis dans la « réserve » ou *guénizah* d'une synagogue caraïte du Caire, à la fin du XIX^e siècle.

Les raisons et les sources de ladite réforme sont à chercher à l'intérieur de la société juive elle-même ; ses causes et ses conditions dans un concours de déterminations socio-religieuses, au croisement de ce qui est juif et de ce qui est arabe. Des éléments flottants ou enfouis au sein du judaïsme se trouvèrent alors captés, canalisés dans l'expression d'un mouvement qui portait en lui les gages de sa réussite.

Le Perse Benjamin Al-Nahawandi

Pour autant, ce n'était pas encore formellement le caraïsme. Le mot *qeraïm* et l'expression *benè Miqrâ* ne furent institués que plus tard, vers 840, avec le premier grand successeur de 'Anan, le juif de Perse Benjamin Al-Nahawandi. Ces formules n'étaient pas nouvelles. Telles quelles ou sous la forme de synonymes, elles ne sont pas étrangères à la littérature rabbinique. Dans le Talmud entre autres, les *ba'alè Miqrâ* ou « maîtres de l'Écriture » se trouvent opposés aux *ba'alè Mishnah* ou « maîtres de la Mishnah ». Le Talmud est en effet la reprise du code de la Mishnah, publié vers 200, assorti d'un commentaire ample et complexe. Avant les caraïtes et même les ananites, se dessinaient donc dans le judaïsme deux tendances différenciées : l'une privilégiait la tradition dite « écrite », l'autre son homologue dite « orale ». Un jour, le choix de la première s'imposa résolument comme exclusif. Ce fut le caraïsme.

... et l'implantation en Palestine avec Daniel al-Qûmîsî

L'étape décisive de la fondation du caraïsme, la troisième, se situe après 850. Elle correspond à l'implantation des caraïtes en Palestine. Ces juifs réformés allaient alors enrichir leur doctrine et leur pratique d'éléments nouveaux. Ce sera l'heure de la maturité. À cet instant et en ces lieux, il faut placer l'école d'une autre personnalité de premier plan, perse d'origine, Daniel al-Qûmîsî. Ce dernier émigra en Palestine avec un groupe de disciples vers 875 ou 880. Menant une activité de guide spirituel et d'exégète, il dirigea une école caraïte à Jérusalem. Or, revenus sur la terre nationale, les caraïtes issus de l'Orient rencontrèrent la confrérie déjà ancienne des « endeuillés de Sion », en hébreu *abelè Tsion*, dont il est question à plusieurs reprises dans le Talmud. Ils furent engagés à faire leur le sionisme ascétique de ces derniers. Les caraïtes ne fêtent pas la *hanûkah*, évocation de la purification du Temple : ils attendent la construction d'un autre Sanctuaire pour y rallumer le candélabre. C'est à partir de cette époque que se fait sentir une autre influence, plus forte et décisive.

Les textes de Quoumrân

On peut observer en effet l'étroite parenté entre la littérature de Daniel al-Qûmîsî et nombre de textes retrouvés depuis 1947 dans les grottes proches de la mer Morte. Le tableau des formules et des mots propres aux textes dits de Quoumrân que l'on retrouve chez ledit Daniel, ses disciples et ses successeurs, est éloquent. Certaines formules reviennent plusieurs fois et même fréquemment, comme : « interprètes de la Loi », « revenir vers la Loi », « maître de sagesse », « maître de justice » ; ajoutons la mention des « deux Messies », l'un sacerdotal et l'autre royal, notons que chez les premiers caraïtes 'Anan et Benjamin, on ne relève aucun des mots ou expressions de cette veine « quoumrânienne ». Le « retour » des caraïtes en Palestine et à Jérusalem fut donc l'occasion d'une rencontre avec le courant dont les écrits de la mer Morte attestent l'importance au seuil de l'ère chrétienne : le même semble-t-il que Philon d'Alexandrie et Flavius Josèphe appellent « essénien ». Dans la masse des manuscrits retrouvés à la synagogue caraïte du Caire, on a découvert deux copies de l'*Écrit de Damas*, dont plusieurs exemplaires figuraient dans la bibliothèque de Quoumrân, en compagnie de larges extraits du *Livre des préceptes* de 'Anan ; les manuscrits datent du Xe siècle. Cela laisse supposer que les caraïtes utilisaient comme leur, à l'égal des écrits de leur fondateur, des œuvres proches des Esséniens antiques.

Une œuvre littéraire brillante

Tant que se maintint le pouvoir des Abbassides, les caraïtes vécurent dans une relative symbiose avec le reste majoritaire de la société juive. Des deux côtés, on s'engageait favorablement dans les circuits commerciaux et bancaires du monde méditerranéen arabisé. L'œuvre littéraire des caraïtes fut alors des plus brillantes. Viennent de ces derniers les premiers lexiques hébraïques, les premiers essais systématiques de grammaires et les premiers commentaires bibliques dans le sens moderne du terme ; et sans doute la dernière génération des ben Asher de Tibériade à laquelle on doit le texte de notre Bible hébraïque était-elle caraïte. À la fin du IXe siècle, Daniel al-Qûmîsî commentait l'Écriture sans relâche. Quelques décennies plus tard, Abraham al-Fassi, venu de Fez

en Palestine, écrivit son célèbre dictionnaire hébreu-arabe, édité en deux volumes aux USA en 1936 et 1945.

De la séparation à l'ambiguïté sur l'identité

Progressivement, la polémique s'installa entre les deux camps. Sa virulence grandit avec le développement numérique et l'expansion géographique des dissidents. Ainsi fut consommée et déclarée la rupture. Assez vite, les juifs « réformés » eurent constitué un corps d'écrits, littéraires et exégétiques, juridiques et liturgiques, faisant pièce à celui du judaïsme talmudique. Au yiddish des juifs d'Europe correspondit un jour la langue propre des caraïtes, du sous-groupe des langues turques. Il faut dire qu'à partir des XI^e et XII^e siècles, les centres caraïtes s'étaient déplacés vers les régions de la mer Noire, en Crimée particulièrement. Ce fut le relais vers l'Europe centrale, orientale et septentrionale. Au cours des siècles, la béance ne cessa de grandir entre les deux groupes. Au XVIII^e siècle par exemple, les caraïtes étaient volontiers récupérés par les chrétiens dans leur argumentation anti-juive. Les protestants y excellèrent, voire le célèbre abbé Grégoire, qui invita les juifs à oublier le Talmud et à se transformer en caraïtes. De leur côté, ceux-ci n'eurent de cesse de prouver leur différence, s'efforçant même de se créer une image aussi conforme que possible aux normes des chrétiens. Ils obtinrent les faveurs de Catherine II de Russie en démontrant qu'ils descendaient des Khazars, qu'ils se trouvaient en Crimée avant la destruction du Temple de Jérusalem et n'étaient donc pour rien dans la mort du Christ. L'ambiguïté relative à leur spécificité ethnique fut pour les caraïtes un efficace bouclier face à la politique d'extermination du régime hitlérien.

André Paul

Mars 2001

Copyright Clio 2021 - Tous droits réservés

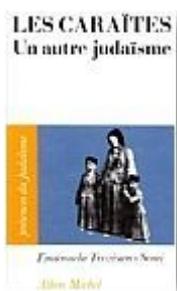
Bibliographie



Écrits de Qumrân et sectes juives aux premiers siècles de l'islam.
Recherches sur l'origine du Quaraïsme
André Paul
Letouzey et Ané, Paris, 1969



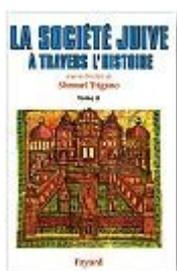
Karaïsme
André Paul et Henri Cazelles
In Dictionnaire de la Bible Supplément IX, Paris, 1977, col. 571-586.



Les Caraïtes. Un autre judaïsme
Emanuela Trevisan-Semi
Paris, Albin Michel, 1992



L'oscillation ethnique : le cas des caraïtes pendant la Seconde Guerre mondiale
Emanuela Trevisan-Semi
In Revue de l'histoire des religions 206, 1989.



La société juive à travers l'histoire, tome I-V
Shmuel Trigano (dir.)
Paris, 1992-93